

## Grandir en amour

Yara El-Ghadban

Number 166, Fall 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94376ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

El-Ghadban, Y. (2020). Grandir en amour. *Moebius*, (166), 135–147.

# Grandir en amour

Yara El-Ghadban

*aux rebelles*

J'ai toujours été amoureuse. Mes tout premiers souvenirs sont d'abord des souvenirs d'amour. Pas du regard tendre de Maman, ni de mes premiers tours de vélo avec Papa. C'est mon cœur qui bat la chamade à quatre ans quand je l'ai vu pour la première fois. Il était sans doute joli garçon (j'étais trop jeune pour savoir ce que c'était, un joli garçon). Il m'impressionnait, c'est tout. Plus vieux. Huit ans... C'est impressionnant quand tu n'as que quatre ans. Son papa, un ingénieur comme mon papa ; et palestinien aussi. Sa maman était russe. Il ressemblait plutôt à sa mère, le visage rond, et les yeux couleur de miel. Il avait une dent cassée. J'ai rêvé longtemps de sa dent cassée, elle brillait quand il souriait. Nous habitions le même immeuble et allions à la même école. Al-wardiyyah. Rosary School.

C'était un bad boy. Ma mère prenait son air le plus strict dès qu'elle nous voyait ensemble. Il testait constamment les limites, et les limites étaient faciles à franchir dans notre milieu de bonnes familles palestiniennes qui, par miracle, avaient réussi à sortir des camps de réfugiés au Liban et en

Syrie et à se tailler une place au sein de la classe moyenne à Dubaï. Les écoles publiques étant réservées aux citoyens, et n'ayant pas assez d'argent pour nous inscrire à l'une des écoles internationales, comme le faisaient les vrais bourgeois – les riches, les expats blancs, les diplomates –, nos parents nous envoyaient chez les sœurs. Fondée à Jérusalem, Rosary School était dirigée par des religieuses palestiniennes. Mes parents contribuaient ainsi à la cause tout en nous assurant une éducation abordable et de qualité. Si les sœurs enseignaient quelques matières, elles étaient épaulées par des professeures qui venaient de tous les pays, comme nous, les élèves.

Nous, enfants de professionnels, de marchands et d'ouvriers vivant à Dubaï grâce à des visas de travail renouvelables (ou non) selon l'humeur des cheikhs.

Nous, camarades palestiniens, libanais, syriens, égyptiens, pakistanais, indiens, sri-lankais, soudanais, bangladais, singapouriens...

Nous, enfants de la mondialisation originale. Celle de l'océan Indien et des routes maritimes reliant l'Afrique à l'Asie en passant par la péninsule arabique, le sous-continent indien et les archipels de l'Indonésie, de la Malaisie et des Philippines jusqu'au port de Shanghai. Celle qui a inspiré les aventures de Sinbad le marin, dans les pays du Hind et du Sind (l'Inde et la Chine dans les récits de voyage arabo-musulmans). Celle de la route de la soie en Asie centrale, des voyages d'Ibn Batouta à travers le Sahel et des caravanes qui longeaient le Nil et la côte est de l'Afrique. Celle des empires musulmans, mongols, mogols, et leur lot de grandeur, de misère, de violence et d'exploitation, de métissage et de vivre-ensemble, d'arts, de savoirs et d'histoires. Celle des épopées du Mahabharata et des dynasties chinoises. La

mondialisation du Vieux Monde. Celle d'avant les expéditions européennes vers l'Ouest. Avant les avions, Internet, les alliances politico-militaires de l'Atlantique Nord et le règne du capital virtuel.

Nous étions les enfants de la mondialisation première.

La mondialisation du Sud-Sud.

Mes amis et moi grandissions dans un parfait cocon communautaire, suspendus à une branche, vulnérables à la moindre secousse. En exil à Dubaï, et malgré ou peut-être à cause de notre statut précaire de réfugiés, travailleurs migrants, domestiques, ouvriers, nos parents s'assuraient que nous ne déviions pas du bon chemin. Que nous réussissions et grandissions en citoyens exemplaires, même si nous n'avions pas la citoyenneté. L'avenir de nos peuples en dépendait. Nous étions polis, propres, studieux et même si nous étions musulmans, hindous, tamouls, bouddhistes, animistes, nous allions à l'école des sœurs, où les mœurs et les comportements, surtout les rapports entre filles et garçons, étaient strictement contrôlés. Tout ça pour dire qu'avec mon amoureux, tout était risque, aventure, révolte. Nous nous retrouvions souvent dans des situations qui entraînaient des reproches.

Flashback 1982. J'ai six ans. C'est la veille du Nouvel An. La fête se fait chez eux. Je vais passer minuit avec lui. Avec lui! J'ai tellement hâte. Je tremble.

— Ça va, ma chérie? Tu es excitée? Tout ça pour qui? Tout ça pour...

Maman prononce son nom. Mes joues. Elles brûlent!

— Yara...

— Oui, Maman...

— Es-tu... amoureuse ?

Cœur tambour. Gorge sèche. Mains moites derrière le dos. Non, faut surtout pas regarder Maman. Mais... ce qui est dans mon cœur est trop grand.

— Ou... oui, Maman.

— *Oui... ? De... ?*

— Ou... oui, je... je l'aime.

*Ouf !* Comme ça fait du bien de le dire ! Les mains serrées en deux poings, je le crie haut et fort.

— Maman, je l'aime tellement !

Silence.

— À ton âge, on ne pense pas à ce genre de choses !

J'ai appris ce soir-là que l'amour, le vrai amour, n'est pas un jouet, pas un conte que l'on raconte à n'importe qui, n'importe comment. L'amour, le vrai amour, est inséparable de la vie. L'exposer, c'est risquer quelque chose d'essentiel. Une part irréductible. Le plus beau, le plus précieux, le plus intime secret qui fait de moi *moi*. En tout cas, il ne faut certainement pas en parler aux parents.

J'ai compris ce soir-là que je possédais une arme explosive pouvant effrayer l'être le plus puissant dans ma vie : ma mère.

J'ai désiré ce garçon avant de savoir ce que c'est que de désirer. Des fourmis me parcouraient le corps entier dès que je le voyais. Je perdais mes moyens, et quand j'arrivais enfin à parler, les choses les plus stupides sortaient de ma bouche. Je riais trop fort, ou je réagissais trop vite, ou bien des aveux que je m'étais juré de taire pour toute la vie m'échappaient. Avec lui, je n'avais pas de bouclier. J'étais toujours nue.

Les années passaient et nous grandissions en amour. Nos jeux d'enfants se transformaient. La fille de quatre ans et le

garçon de huit ans qui attrapaient des sauterelles et montaient à vélo ensemble se cachait du coup dans la chambre pour qu'elle lui montre son papillon et lui sa guêpe. On en riait sans savoir pourquoi. Nous grandissions ensemble, mais pas au même rythme. À treize ans, il se comportait de plus en plus comme s'il connaissait un secret qui nous concernait. Il me glissait des mots dont je ne saisissais pas le sens, me posait des questions étranges et faisait des blagues que je ne comprenais pas.

Flashback 1985. J'ai neuf ans. C'est le week-end et on s'ennuie. Il a une idée : je serai la demoiselle en détresse, kidnappée par un gros méchant ; et lui, le héros. Il m'attache les mains et les pieds à une chaise et me dit qu'il reviendra me sauver.

Peur. Excitation. Et s'il partait et me laissait comme ça ? Et si nos parents nous attrapaient ? Et si... Et si... Le temps passe. J'ai envie de pleurer. Appeler mon frère au secours. Non ! Il va se moquer de moi, et plus jamais il ne me laissera tranquille. Où est-il parti, mon héros ? Soudain, le voilà. Les cordes sont tellement serrées qu'il y va avec les dents. Je le regarde faire. Je lui en veux. Non ! Je veux me blottir contre lui. Me coller à lui pour toujours. Nous serons ensemble pour toujours !

Sauf que rien n'est pour toujours. Pas pour les réfugiés ni les enfants de réfugiés. Même s'ils vont dans de bonnes écoles, vivent dans de beaux appartements et que leurs parents gagnent bien leur vie. Même quand ils sont amoureux.

Rien n'est pour toujours quand la guerre civile dégénère au Liban. D'abord la haine sectaire, ensuite l'invasion israélienne, puis les massacres de Sabra et Chatila...

Rien n'est pour toujours quand l'Organisation de libération de la Palestine, symbole de la résistance palestinienne, enracinée au cœur des camps de réfugiés qui parsèment le pays, est à son tour déracinée.

Rien n'est pour toujours quand toute une génération d'ingénieurs, de médecins, d'enseignants, de poètes, de littéraires qui a émergé en s'instruisant et en travaillant d'abord dans les camps au sein de l'OLP, comme mes parents, est soudain de trop. Trop éduquée, trop débrouillarde, trop solidaire. La dignité est une arme dangereuse quand on est censé faire pitié.

Partout dans le monde, ces réfugiés palestiniens trop débrouillards étaient désormais suspects. Installés dans les pays du golfe Arabo-Persique, mes parents avaient commis la faute ultime : échapper à la pauvreté. Nous devons quitter Dubaï sur ordre de déportation du cheikh.

Réfugié un jour, réfugié toujours.

1986 a marqué le début d'un long périple. Trois années d'incertitude avec pour seul filet de sécurité l'argent que mon père avait épargné à Dubaï. L'assurance emploi, les régimes de retraite, les indemnités de licenciement et de départ... Ces luxes, les réfugiés n'y ont pas droit.

Migration désespérée vers l'Argentine. L'Argentine était en crise économique. Pour la première fois, mon père avait l'air de ne pas savoir quoi faire. Pour la première fois, ma mère ne le consolait pas. L'Argentine, ce n'était pas son idée. Nous sommes rentrés au Moyen-Orient sans mon père après quelques mois. Il est resté pour essayer tant bien que mal de libérer nos épargnes des banques argentines rongées par la corruption. Sans papiers, sans pays, sans emploi, sans domicile. Sans cet argent, nous n'avions rien. Absolument rien. Ça, même à dix ans, je le comprenais.

1987. Parachutés en Syrie. Seul pays prêt à nous prendre, grâce au laissez-passer de ma mère, née réfugiée à Homs. Logée chez mes tantes maternelles, avec ma mère et mon frère, en attendant mon père. Atterrir, au milieu de l'année scolaire, dans une nouvelle école dirigée comme un camp militaire. Des professeurs réprimés par la dictature se défoulaient sur les élèves. Et moi qui jusqu'ici avais fait mes études en arabe et en anglais, et depuis quelques mois me débrouillais en espagnol, soudain la cible des profs et des camarades de classe. J'avais beau expliquer qu'à Rosary School, on nous enseignait les humanités dans une langue, les sciences dans une autre ; jurer que j'étais première de classe en écriture, et que je lisais tellement bien le Coran que la prof de religion me demandait de réciter une sourate au début de chaque période ; dans le pays du nationalisme arabe, j'étais la colonisée. La fille qui ne savait pas faire ses divisions dans sa langue.

Rentrer à la maison en pleurant. Refuser de retourner à l'école. Ma mère m'avait-elle obligée à y retourner ? Je ne sais pas ; je ne sais plus. Tout est flou. Il y a des souvenirs qu'on enfouit loin au fond de soi et qu'on enferme à clé.

Négociations, transactions, concessions... La firme où mon père travaillait faisait tout pour qu'on nous laisse revenir à Dubaï. Sous toutes sortes de conditions, sous la menace d'être déportés de nouveau, nous sommes rentrés. Mon père était revenu d'Argentine avec de l'argent, mais il avait perdu tout le reste : son statut, son emploi, toute possibilité d'une vie stable pour nous... Si la firme l'aidait, c'était par compassion. Il n'y avait tout simplement plus de travail pour lui.

À la maison, une nouvelle rumeur. Le mot « Canada » comme « Argentine » avant lui. Le mot « français » comme le mot « espagnol ». Le mot « Nord », comme le mot « Sud ». Le



mot « adieu » résonnait aussi souvent que le mot « bonjour ». Sauf que le Canada, lui, n'accueille pas les réfugiés. Le Canada, lui, veut des immigrants « clés en mains », c'est-à-dire munis de diplômes et d'argent. De bons cerveaux productifs fabriqués et testés ailleurs. Entretien facile garanti. Mieux encore, de bons payeurs de taxes. Quand les politiciens déclarent : « l'immigration est une richesse », pour une fois, ils ne mentent pas. Le mot « richesse » n'est pas symbolique. C'est une mine de cash et d'intelligence, de rêves et de force de vie, minerais extirpés aux peuples du monde entier.

Les réfugiés palestiniens n'étaient pas les bienvenus ; les immigrants *investisseurs* ? Oui. Les épargnes d'années de sueur au Liban et à Dubaï, sauvées de l'Argentine : seul levier pour être admis au Canada. Nous sommes restés à Dubaï le temps de terminer l'année scolaire et sommes repartis avant qu'on nous mette à la porte une deuxième fois.

1988. Débarquement au Yémen du Nord<sup>1</sup> où Papa, grâce à d'anciens compatriotes de l'OLP, a déniché un projet de construction de routes. Pendant une année, mon frère et moi fréquentions une école pakistanaise de Sanaa, en attendant le visa pour le Canada. Nous reprenions enfin notre souffle.

Dans un pays « pauvre », disaient les experts d'économie mondiale.

Dans le pays « de la reine de Saba », rétorquait mon père.

Combien riche et beau était ce pays à mes yeux de douze ans !

---

1. Avant 1990, le Yémen était divisé en deux pays : le Yémen du Nord avec Sanaa pour capitale et le Yémen du Sud, dont la capitale était Aden.

Pas de télé, pas de divertissement. Montagnes majestueuses et terre parfumée de qât<sup>2</sup> et de café. Le temps ? Jamais trop froid ni trop chaud. Nous mangions les fruits de notre jardin et nourrissions le mouton que nous avons fini par dévorer pour le Eid. Des après-midi entiers à flâner dans la rue avec d'autres enfants, jouer à cache-cache parmi les champs de café, attraper les locustes pour les donner au marchand du coin. Mets local qu'il vendait à bon prix.

Un répit à Sanaa. Une année pour pleurer le garçon qui le premier avait éveillé en moi mes instincts et désirs de femme.

Et que je n'ai plus jamais revu.

Vivre des émotions d'une telle intensité à un si jeune âge a formé toute mon expérience et ma compréhension de l'amour.

J'ai grandi avec une vision romanesque de l'amour, du désir et du sexe. J'avais mon grand amour, et ma grande tragédie, celle de mon peuple déraciné, celle de la rupture qui m'a éventrée. Le garçon à la dent cassée avait occupé si tôt et si profondément mon imagination qu'il m'a fallu très longtemps avant de comprendre que l'on pouvait se donner l'amour sans la présence d'un autre.

Les regards incrédules de mes amies, quand elles se rendent compte qu'à seize ans, je ne sais pas ce que c'est, la masturbation ! À mon tour, je ne les crois pas quand elles me disent qu'on peut jouir toute seule. Ce n'est tout simplement pas possible ! Dès mes premiers émois, il y a eu un autre. Lui.

---

2. Plante indigène du Yémen aux effets psychotropes dont les feuilles mâchées longuement ont des effets stimulants et euphorisants. Sa culture et sa consommation sont légales et très répandues au Yémen.

L'amour, à mes yeux, ne se fait et ne se vit qu'à deux.

J'étais une fille, lui un garçon. Mais nous nous étions aimés tellement jeunes que nous n'avions ni sexe ni genre. Nous étions des enfants, deux êtres attirés l'un vers l'autre par une force qui nous dépassait. J'en ai voulu longtemps à ma mère. Sa réaction à mon aveu de fillette m'a empêchée bien des années plus tard de lui confier la moindre chose quant à ma vie intime. Je ne lui en veux plus aujourd'hui. Aimer si jeune devait la terrifier. Aimer avant les catégories, avant les assignations, avant les inhibitions et les tabous.

J'ai appris très tôt que l'amour n'a ni frontières, ni âge, ni sexe. Et si l'on s'acharne à lui inventer des rituels, des initiations et des règles, c'est parce qu'il ne se soumet à aucune loi. J'ai appris que l'amour peut être cruel, injuste et égoïste. Qu'on peut s'aimer jusqu'à oublier les autres et laisser le monde s'écrouler autour de soi. Je ne le savais pas, enfant, que j'étais une rebelle de l'amour ; je l'ai compris bien plus tard, sur un autre continent.

Flashback 1989. J'ai presque treize ans. Nous atterrissons à Montréal dans le quartier d'Ahuntsic-Cartierville, au bout de la rue Dudemaine, juste à côté des voies ferroviaires. Mes parents viennent de s'acheter une Chevrolet rose de seconde main. Premier vrai achat dans un nouveau pays. Je l'appelle Rosa. Une voisine, une Libanaise qui a débarqué au Canada trois ans avant nous, suggère un petit tour pour apprivoiser la ville et la voiture. Nous partons : ma mère au volant, la voisine côté passager et moi derrière, en plein milieu, les genoux entre les deux sièges avant, penchée pour mieux écouter leur conversation (au grand dam de Maman).

Coin du Parc et Côte-Sainte-Catherine. Feu rouge au pied de la montagne. Ma mère s'arrête prudemment derrière

une autre voiture. Est-ce la température ? Ou bien l'heure ? La lumière est telle qu'on voit bien l'intérieur de la voiture devant nous. Tout à coup, deux personnes se regardent et s'embrassent. Deux visages ombragés soudés l'un à l'autre tel un grand cœur. Ils s'embrassent et s'embrassent, profitant de chaque seconde du feu rouge. Ils s'embrassent comme s'ils étaient seuls au monde.

Murmures mi-choqués, mi-embarrassés entre ma mère et la voisine.

— C'est... c'est possible ici ? Je veux dire, *comme ça*, en public ?

Ma mère se comporte comme moi le jour où j'ai surpris mon père tout nu. À la fois horrifiée et excitée, intriguée et mortifiée.

Elle se souvient soudain que je suis là. Elle me cacherait les yeux si elle le pouvait. *Pfff !* C'est pas comme si j'avais jamais vu des couples s'embrasser ! Partout dans les rues, dans les marchés, sans compter le cinéma et la télé. Pourquoi cette scène-là met-elle ma mère et la voisine dans tous leurs états ?

Le feu passe au vert, et les deux amoureux devant nous s'embrassent encore. Ma mère, gênée, n'ose pas klaxonner. Tant mieux !

— Yara, arrête de regarder, c'est pas poli.

— Mais ils nous voient pas.

— Moi je te vois, et tu es trop jeune pour ça.

— Mais *quoi*, « ça » ?

Je fixe la voiture plus fort juste pour défier ma mère, et c'est là que je vois.

Ce n'est pas un homme et une femme.

Ce sont deux hommes qui s'embrassent.

Une sensation. Vague électrique. Celle qui me submergeait chaque fois que mon amoureux s'approchait de moi. Sentiment d'un monde nouveau qui s'ouvre à moi. Risqué, exalté. Un monde tellement éloigné de ce que je peux imaginer. Ce que c'est ? Ce que ça peut représenter ? Aucune idée. Personne ne m'en a parlé. Ni en bien ni en mal.

Je ne comprends ni ce que je vois, ni la réaction de ma mère, ni celle de la voisine. Je ne comprends pas qu'on est en 1989. Que Rock Hudson, la star américaine dont ma mère est folle amoureuse (sa photo est collée au frigo), s'est avéré être gai et qu'il est mort du sida, il y a quelques années. Je ne comprends pas que partout on accuse les homosexuels d'être responsables de cette maladie horrible qui terrorise le monde entier. Le mot « homosexuel » n'existe même pas dans mon vocabulaire, pas plus que le mot « masturbation » que je découvrirai trois ans plus tard. Je ne sais pas que c'est tabou, ce que font ces hommes. Qu'Ellen DeGeneres n'a pas encore déclaré « I am gay » à la télé. Je ne sais rien de tout ça. La seule chose qui a du sens : le sentiment. Ce sentiment qui vit en moi depuis l'enfance. L'espace de quelques secondes, je reviens à ce lieu où je cache mon amour à moi.

Là dans la voiture, ils sont seuls et n'ont pas la moindre idée du fait que nous les voyons. Ils s'embrassent comme mon amoureux et moi, nous nous serions embrassés, si je n'avais pas été obligée de partir en Argentine à dix ans. Nous nous serions embrassés en cachette, scrutant les alentours du coin des yeux, fébriles, excités par le risque et terrifiés en même temps.

Ils n'agissent pas comme ces couples, dans le métro ou dans la cour d'école, qui font de leur amour un spectacle et qui gaspillent à mes yeux leur trésor. Ils s'embrassent comme

si ce moment, dans cette voiture, au pied de la montagne, était leur dernière chance.

La réaction de ma mère et de la voisine me rappelle toutes ces limites qu'on m'interdit de franchir depuis la petite enfance.

Trop tard. Je suis déjà ailleurs.

Je reconnais ça. Un amour d'avant le temps, d'avant les catégories, les règles, les prohibitions. Deux êtres s'aiment dans la voiture. C'est tout ce que mon cœur d'amoureuse sait et veut comprendre.

Le refus de comprendre est venu à mon secours plus d'une fois alors que je vivais les hauts et les bas d'une nouvelle vie à Montréal.

Il revient chaque fois que la société essaie de m'inculquer ses préjugés et de m'enfermer dans ses interdits. Je retourne à la fille qui ne comprend pas pourquoi les deux amoureux ne pouvaient pas s'embrasser dans la voiture. Je retourne à l'enfance, à son audace, à l'innocence qui m'affranchit des regards m'assignant une place et me sommant d'y rester.

Le refus de comprendre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, c'est ma liberté.

Celle que l'amour m'a donnée.

Y. E.

11 juin 2020